

USHIO ONO

## Traduire Todorov au Japon, traduire Todorov en japonais

Qu'en est-il de la traduction et de la réception de Todorov au Japon? Comment y est-il introduit, présenté, évalué? Dans quelle mesure y est-il connu, utilisé, pratiqué? Après un bref état des lieux de la traduction de son œuvre, nous essaierons de situer celle-ci dans le domaine des sciences humaines au Japon afin de cerner sa place particulière, et à bien des égards exemplaire, en ce pays.

Si on se reporte à la liste qui se trouve à la fin de *Devoirs et Délices*, on peut constater que la plupart des œuvres de Todorov sont traduites en japonais. La traduction de son premier livre, *Littérature et Signification*, date de 1974, c'est-à-dire 7 ans après la parution du texte original, tandis que le dernier titre paru en japonais, *Le Nouveau Désordre mondial*, n'a attendu que 6 mois après le texte original pour être publié (en mars 2004). A cela il faut ajouter que les traductions de *Mémoire du mal, tentation du bien* et de *Devoirs et Délices* sont actuellement en cours.<sup>1</sup>

La plupart de ces traductions sont publiées aux Presses Universitaires de Hôsei: 15 sur les 22 titres traduits, dont 14 dans la collection "Universitas." Sept d'entre elles sont parues chez d'autres éditeurs dont Hakusuisha, maison réputée pour le domaine français, qui a publié les traductions des deux essais sur la peinture, *Eloge du quotidien* et *Eloge de l'individu*. Un seul de ses livres, *Introduction à la littérature fantastique*, se trouve inclus dans une collection de poche.

Il est intéressant de dire que cette collection "Universitas" occupe une place importante dans le domaine des sciences humaines. Créée en 1967, elle publie principalement des traductions et compte aujourd'hui plus de 800 titres.

1 La traduction japonaise de *Devoirs et Délices* vient de paraître dans la collection "Universitas" chez Hosei University Press en janvier 2006.

Parmi les auteurs qui s'y trouvent traduits, on relève les noms de Gaston Bachelard, Ludwig Wittgenstein, Georg Lukâcs, Theodor Adorno, René Girard, Gilles Deleuze, Michel Foucault, Walter Benjamin, Northrop Frye, Paul Bénichou, Maurice Merleau-Ponty, Michel Serres, Emmanuel Lévinas, Félix Guattari, Jean-François Lyotard, Pierre Bourdieu, Ferdinand de Saussure, Jacques Derrida, Julia Kristeva, Edgar Morin, Raymond Aron, Hanna Arendt, Luc Ferry, Alain Renault. Cette simple énumération indique l'éventail très large de la collection et fait comprendre le rôle qu'elle a joué dans la réception des sciences humaines au Japon.

Cette collection ne s'adresse évidemment pas au grand public, et son tirage n'est pas énorme. À notre connaissance, le chiffre du premier tirage se situe entre 1500 et 2000, et peu de titres ont la chance d'être rapidement l'objet d'un deuxième tirage. Mais son grand mérite est de ne pas retirer trop rapidement ses exemplaires des rayons des librairies, ce qui n'est pas le cas de la plupart des éditeurs japonais. Si les livres publiés dans cette collection ne se vendent pas dans n'importe quelle librairie (essentiellement dans les grandes librairies orientées vers les sciences humaines et dans celles qui sont situées sur les campus universitaires), ils restent longtemps disponibles en stock et en rayons, ce qui en fait une grande référence pour ceux qui s'intéressent au domaine des sciences humaines.

La collection n'accueille pas moins de 14 titres de Todorov. Ce chiffre le place en deuxième position, après Michel Serres, dont le nombre de titres est de 21. Les chiffres qui suivent permettent de situer la position de Todorov par rapport aux autres: Edgar Morin compte 14 titres, Lévinas 10 titres, Norbert Elias 10 titres, Hans Peter Duerr (anthropologue allemand) 8 titres, Derrida 7 titres, Deleuze 5 titres. Si on prend en compte d'autres éditions que la collection "Universitas," le nombre de titres actuellement disponibles pour Todorov se monte à 18 (et à 26 pour Derrida, par exemple). On peut donc affirmer que le nombre des titres de Todorov disponibles pour les lecteurs japonais est loin d'être négligeable.

Pour bien comprendre la réception et la place des œuvres de Todorov au Japon, il est nécessaire d'établir d'abord un bref historique de la situation des sciences humaines au Japon, notamment en ce qui concerne les livres européens et américains. C'est dans les années 1850 que le Japon a ouvert ses portes aux étrangers. Avant cette date, l'accès en était interdit, sauf aux Chinois et aux Hollandais: défense était faite également aux Japonais de sortir de leur pays. S'apercevant de son retard, le Japon a formé à toute vitesse des spécialistes de langues étrangères, surtout d'anglais, d'allemand et de français,

afin d'introduire le plus efficacement possible les fruits de la modernisation réalisée dans le monde occidental. Pour ce faire, on a créé au sein des Facultés de Lettres, des départements d'études anglaises, allemandes et françaises, qui forment encore aujourd'hui essentiellement des littéraires. Ce sont les anciens de ces départements d'études étrangères qui fournissent une grande partie des traducteurs dans le domaine des sciences humaines (une autre partie est évidemment constituée des spécialistes de chaque branche des sciences humaines).

Étant donné la différence énorme entre les langues européennes et le japonais, il n'est pas facile pour un Japonais, qui ne commence l'apprentissage d'une deuxième langue étrangère qu'au stade des études supérieures, d'avoir connaissance de plus de deux langues européennes. Ainsi s'est formée une tendance bien compréhensible mais bien regrettable: chacun s'enferme dans son coin. Les anglophiles ne s'intéressent pas tellement au continent européen et les francophiles, quant à eux, dédaignent quelque peu le monde germanique.

Parallèlement, chez les spécialistes de chacune des branches des sciences humaines, s'est produite une spécialisation outrancière. Pour ne pas être en retard par rapport à ce qui se fait en Europe, chacun a concentré ses efforts dans l'apprentissage de son domaine de prédilection et chaque branche forge le système de mots savants dont elle se sert pour traduire des œuvres appartenant à son domaine spécifique. La situation a donc fini par ressembler un peu à celle des études portant sur les symboles qu'a trouvée Todorov au moment de la préparation de ses *Théories du Symbole*: chacun se sert de termes différents pour parler de la même chose, dans une superbe surdité réciproque.

C'est en gardant ce contexte en mémoire qu'il convient d'examiner la traduction et la réception de Todorov au Japon, pour en examiner toute la valeur et la portée. On comprend alors quel grand rafraîchissement ses livres peuvent constituer, dans un paysage où chacun ne s'occupe que de ce qui l'intéresse immédiatement, et considère presque comme une question de survie de ne pas sortir de son domaine étroitement délimité. Todorov, lui, passe d'un pas léger d'un domaine à l'autre, et c'est un sujet d'étonnement pour les Japonais. Il est difficile pour un Japonais d'imaginer un individu qui se permet de parler aussi bien de la théorie littéraire que de l'histoire aztèque, de la peinture hollandaise, des camps de concentration; un individu qui se promène de la poésie à l'histoire, de l'histoire à la peinture, de la peinture à la critique du totalitarisme. La métamorphose qui s'est effectuée, de Todorov structuraliste et disciple de Barthes à Todorov humaniste, ne laisse pas non

plus de surprendre et fait admirer sa capacité de se transformer et la souplesse de son intelligence.

Cependant, l'étendue énorme des sujets qu'il traite constitue aussi une grande difficulté pour ses traducteurs. Pour ma part, j'ai co-traduit avec un collègue *Nous et les autres*, et il faut avouer que le nombre des auteurs et la variété des sujets traités dans ce livre m'a bien effrayé lorsque j'ai commencé le travail de traduction parce que, bien que connaissant de nom la plupart des références évoquées par Todorov, je ne savais pas grand chose sur chacun d'eux. Dans le cas d'un livre comme *Théories du symbole*, il faut dire que les difficultés rencontrées par les traducteurs ont été plus grandes encore: tout comme Todorov lui-même devait naviguer parmi les termes forgés au cours de l'histoire des disciplines traitant des symboles, les traducteurs ont dû se repérer parmi les termes forgés au cours de l'histoire de la traduction des livres appartenant à chaque discipline traitant de ces mêmes symboles! On peut aisément imaginer la confusion qui en découla, et même, l'épouvante dans laquelle ont été plongés les traducteurs.

La palette très large des sujets traités par Todorov a également son effet auprès des lecteurs. Étant donné cette étendue, chaque lecteur ne s'intéresse qu'à une partie de ses oeuvres. Pour les amateurs de littérature fantastique, *Introduction à la littérature fantastique* constitue une grande référence, mais il ne paraît pas que la lecture de ce livre incite ses lecteurs à la lecture de ses autres livres. Il en va de même pour les deux essais sur la peinture. Les amateurs de peintures hollandaise et flamande ont bien accueilli ces deux textes, d'autant plus qu'il ne se publie que très peu de livres sur cette partie de l'histoire de la peinture occidentale tandis qu'il y en a beaucoup, par exemple, sur la Renaissance italienne ou sur l'Impressionisme français. Mais ici aussi, on n'a pas l'impression que la lecture de ces deux Uvres incite les lecteurs japonais à lire d'autres oeuvres de Todorov. On pourrait dire de même sur *La Conquête de l'Amérique*, qui est sans doute le texte de Todorov actuellement le plus étudié dans les salles de classe universitaires. Les historiens, les historiens des idées qui s'intéressent aux problématiques de l'altérité ou de la rencontre des cultures le prennent souvent comme référence, mais ils ne s'intéressent pas tellement aux autres thématiques todoroviennes telles que l'humanisme, le libéralisme démocratique ou la mémoire.

Il en va de même à l'intérieur de chaque texte: l'étendue des auteurs traités a quelque chose de fascinant mais, en même temps, de déconcertant pour un lecteur japonais. Pour ne prendre que l'exemple de *Nous et les autres*, même un lecteur japonais familier des auteurs français ne rencontrera que très

rarement des noms aussi variés que Montaigne, Montesquieu, Rousseau, Chateaubriand, Tocqueville, Gobineau, Loti, Michelet, Renan, Segalen... dans un seul livre, à l'exception des histoires de la littérature française évidemment. Mais dans une histoire de la littérature française, il ne trouvera jamais les noms de militaires tels que ceux de Bugeaud ou de Lamoricière.

Cet étonnement augmente encore, et peut même se transformer en sentiment de perplexité, lorsqu'on s'aperçoit que les textes cités par Todorov ne sont pas ceux que les Japonais ont l'habitude de considérer comme représentatifs de chaque auteur. A titre d'exemple, Tocqueville est surtout connu au Japon comme auteur de *De la Démocratie en Amérique* et de *L'Ancien Régime et la Révolution*; on a traduit également ses *Souvenirs* sur la Révolution de 1848. Mais faut-il préciser que presque aucun Japonais n'a eu l'idée d'aller lire ses discours à la Chambre. Et le portrait de Tocqueville que brosse Todorov en promoteur du colonialisme français ne peut que nous surprendre et ajouter à notre perplexité, nous qui sommes habitués à le considérer comme un observateur perspicace aussi bien du monde aristocratique que du monde démocratique. La situation est à peu près la même pour Renan, dont on connaît seulement les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, ainsi que la *Vie de Jésus* et sa fameuse formule qui définit une nation comme un plébiscite de chaque jour. Le texte dont se sert principalement Todorov, *L'Avenir de la science*, a été traduit en japonais une fois, en 1926, et il est depuis tout à fait oublié. Par conséquent, la figure de Renan théoricien précurseur du totalitarisme, elle aussi, n'a pas manqué de nous surprendre.

Enfin, le sujet du plus grand étonnement est probablement le principe même de l'organisation des livres de Todorov, surtout dans ses oeuvres récentes, où il semble pratiquer ce qu'il appelle la critique dialogique (faire entrer en dialogue plusieurs auteurs autour de grands thèmes, dont certains sont d'une brûlante actualité), et où lui-même mêle sa voix à ce dialogue. Les Japonais ont été avides de s'approprier les connaissances accumulées dans le monde occidental, mais comme je vous l'ai suggéré, cela est devenu possible par la compartimentation de ces connaissances, et par le fait que chacun ne s'occupe que d'une petite partie cloisonnée. Par exemple, les Japonais sont de grands amateurs de Jean-Jacques Rousseau, cet écrivain-penseur à mille facettes. Mais chacun ne prend qu'une partie de Rousseau: les politologues ne s'intéressent qu'aux écrits politiques et les pédagogues qu'à *Emile*. On est loin de l'idée de faire discuter Rousseau avec d'autres penseurs autour de plusieurs thèmes contemporains. De plus, pour ce qui est de Todorov mêlant sa propre voix au dialogue, les Japonais, sur ce point fidèles disciples des Occidentaux,

considèrent l'effacement du sujet comme la vertu d'un travail scientifique. Malgré la clarté de son exposé, cet aspect des travaux de Todorov heurte donc bien souvent leurs habitudes de lecture.

Un autre point empêche probablement, sinon la diffusion, du moins la compréhension de la pensée de Todorov: son humanisme. Le mot "humanisme" est un mot qui pose toujours des problèmes dans la traduction japonaise: on traduit soit par "*jinbunshugi*," combinaison de trois mots signifiant "homme," "lettre" et le suffixe "isme," soit par "*ningenchûshinshugi*" combinaison de "homme," "centre" et "isme," soit encore par "*ningenshugi*," combinaison de "homme" et de "isme" soit enfin par "*jindâshugi*" ("homme," "chemin," "isme"). Quand on parle de l'Humanisme de la Renaissance, on a coutume de se servir de "*jinbunshugi*" et quand on met l'accent sur l'orientation de la pensée occidentale qui veut mettre le genre humain au centre de l'univers, on se sert du mot "*ningenchûshinshugi*." Dans ce cas, cette appellation est évidemment utilisée pour critiquer l'humanisme à l'instar de Heidegger, de Foucault et de Derrida. Le mot "*jindâshugi*" quant à lui, est plutôt utilisé dans le sens de "humanitarisme," bien que là aussi planent toujours des risques de confusion. Enfin le mot "*ningenshugi*" est le terme le plus neutre, le moins délimité par les connotations venant des contextes historiques. Mais il n'en est pas moins un sujet d'embarras, car Daisaku Ikeda, le dirigeant actuel de la Sokagakkai, fameuse secte bouddhiste, utilise ce mot "*ningenshugi*" pour désigner l'ensemble de ses leçons, bien que son enseignement n'ait rien à voir ni avec l'Humanisme de la Renaissance, ni avec la lignée de pensée que désigne Todorov par ce nom. Il faut rappeler que la Sokagakkai compte plus de dix millions d'adeptes et que, par conséquent, chaque livre écrit par Monsieur Ikeda ne manque pas d'être un best-seller. J'ajoute que le parti Komeito, branche politique de la Sokagakkai, possède 34 sièges à la Chambre des Députés et fait partie de l'actuelle coalition gouvernementale qui envoie en Irak des troupes de l'armée d'autodéfense pour le soutien soi-disant humanitaire. Dans ce contexte, la lignée de l'humanisme dont se réclame Todorov est bien difficile à saisir pour les Japonais. Elle est d'autant plus inattendue qu'elle comporte des noms comme ceux de Montaigne, Montesquieu, Rousseau, Constant et Tocqueville, que les Japonais sont habitués à classer sous d'autres désignations. Et enfin, parce que les humanistes contemporains qu'énumère Todorov dans *Mémoire du Mal, tentation du bien*, sont peu connus au Japon, le plus connu d'entre eux étant sans doute Primo Lévi, qui est beaucoup traduit (en revanche, seul un roman de Vassilli

Grossmann a été traduit, en 1972, et pour le moment, aucun livre de Germaine Tillion).

Les livres de Todorov sont donc bien présents au Japon, mais l'image que l'on a de lui reste éparpillée, et pour cause. En effet, son itinéraire même est surprenant, et pour avoir une image nette de Todorov, écrivain-penseur à mille facettes comme Rousseau qu'il chérit, les Japonais auront encore besoin de temps. Pour ce faire, nous comptons beaucoup sur la publication de la traduction de *Devoirs et Délices* puisque, dans ce livre, se trouve révélée l'articulation entre sa vie personnelle et celle de sa pensée, mise en relation avec les divers sujets dont il s'occupe. Depuis son époque structuraliste, on s'est toujours intéressé au contenu de chacun de ses livres, mais avec ce livre, peut-être pourra-t-on s'intéresser à la construction, à l'architectonique de l'ensemble de son œuvre, tout comme lui-même s'est intéressé à l'œuvre de Benjamin Constant. En retour, cette compréhension globale de son œuvre nous permettra à son tour de mieux apprécier chacun de ses textes.

Enfin, pour rendre familière aux Japonais la tradition humaniste dont se réclame Todorov, ne sont-ce finalement pas les livres de Todorov lui-même qui constituent l'outil le plus efficace? C'est grâce à eux en effet qu'une partie des Japonais ont découvert et redécouvert cette lignée de pensée. Au Japon, Benjamin Constant était connu presque uniquement comme l'auteur d'*Adolphe*: on trouvait ce chef d'œuvre du roman psychologique dans deux collections de poche et il figurait dans les collections autrefois très à la mode des "œuvres représentatives de la littérature mondiale." L'année dernière, en préparant la partie bibliographique de la traduction de *Benjamin Constant, la passion démocratique*, nous avons eu la surprise de constater la disparition de tous les livres de Constant (et de ceux consacrés à Constant) des rayons de librairie. Les collections des "œuvres représentatives de la littérature mondiale" sont démodées, et les deux traductions d'*Adolphe* en poche sont épuisées. Aussi la traduction du livre de Todorov est-elle devenue à ce moment l'unique livre disponible sur Benjamin Constant. Mais le Constant présenté dans ce livre n'est plus seulement l'auteur d'*Adolphe*, c'est un Constant enrichi et nuancé qui peut intéresser non seulement les amateurs de littérature, mais aussi tous ceux qui veulent réfléchir sur le destin du libéralisme démocratique dans le monde d'aujourd'hui. L'un des grands intérêts des livres de Todorov présentant des auteurs français est justement de nous apprendre à lire ces auteurs comme nos contemporains. Sous sa plume, Montaigne, qui était toujours très apprécié par un petit nombre de Japonais cultivés comme l'incarnation de la sagesse stoïcienne, Montesquieu, dont les écoliers et les collégiens apprennent le nom

comme celui de l'inventeur de la séparation des pouvoirs mais dont seuls les politologues et leurs étudiants lisent le texte, tous ces auteurs sortent brusquement de leur image stéréotypée et, dans bien des cas, un peu poussièreuse, pour commencer à nous parler de questions qui nous tiennent à cœur. Grâce à Todorov, un dialogue s'installe, ou se renoue, ils recommencent à nous parler de nous.

Depuis l'époque du structuralisme, les Japonais se sont toujours intéressés aux travaux de Todorov. Mais à cette époque, l'intérêt se concentrait plus sur la méthodologie structuraliste que sur ce que disait Todorov lui-même. En un mot, le livre sinon le plus lu, mais le plus acheté à l'époque, était le *Dictionnaire* Todorov-Duclos, qui était considéré comme un des livres-clés de la pensée structuraliste. Aujourd'hui, ni ce dictionnaire ni *Littérature et Signification* ne sont plus disponibles dans les librairies. Et une large partie des livres de Todorov à l'époque structuraliste restent toujours non traduits (ce sont les cas, par exemple, de *Grammaire du "Décaméron"* et de *Poétique de la prose*). Mais d'autres livres plus récents suscitent un nouvel intérêt: parmi ceux-ci, les livres les plus achetés par les bibliothèques universitaires japonaises sont *Nous et les autres*, *La Conquête de l'Amérique*, *Face à l'extrême* et *Morales de l'Histoire*. Ce sont donc des livres où Todorov parle du "monde" et ce sont également ces textes qui sont étudiés dans les classes universitaires. C'est la grande différence avec l'époque structuraliste: aujourd'hui, ce ne sont plus seulement des littéraires qui prennent les textes de Todorov comme sujet de cours, ce sont des historiens, des pédagogues.

Un élément de l'œuvre de Todorov empêche cependant la pénétration de ses textes dans le lectorat japonais. Les Japonais s'intéressent beaucoup à ce qui se fait à l'étranger: pendant très longtemps, c'est tout particulièrement le monde occidental, y compris les États-Unis, qui a attiré leur regard. Mais depuis quelque temps, au fur et à mesure du développement des pays d'Asie et surtout de la Chine, nous commençons à diriger nos regards vers l'univers asiatique. Les chiffres le prouvent, le lectorat japonais est aujourd'hui friand de livres qui lui parlent aussi bien du monde occidental que du monde asiatique, qui permettent de réfléchir aussi bien sur le monde occidental que sur l'Asie. Par rapport à ce nouvel engouement — ou à ce nouveau caprice — du lectorat japonais, Todorov paraît trop exemplairement et trop exclusivement européen. De plus, l'Europe de Todorov comporte un monde très mal connu des Japonais: le monde slave. Mais cet inconvénient même pourrait se transformer en avantage, puisque les Japonais et les Russes sont voisins et qu'il y a tout à gagner en se mettant avec plus de ferveur aux études

slaves: les textes de Todorov pourraient en ce cas constituer un des meilleurs guides. Todorov passeur, Todorov guide et viatique: le cas s'est d'ailleurs déjà produit en 1972 pour la traduction de *Théorie de la littérature, Textes des formalistes russes*, ainsi que, plus récemment, lors de la traduction de *Mikhail Bakhtine, le principe dialogique* (en 2001).

Deux éléments achèvent de donner à l'œuvre de Todorov une place stratégique et une importance cruciale dans le Japon d'aujourd'hui. Le premier est que le monde universitaire japonais est actuellement en pleine restructuration. Le décroisement entre les disciplines est un des maîtres-mots de cette réforme, et l'interdisciplinarité est fortement conseillée en tant que principe moteur de cette restructuration. Mais à franchement parler, nous avons l'impression que beaucoup d'universitaires japonais restent désarmés devant cette situation. On sent bien le besoin de s'affranchir du cloisonnement qui a empêché longtemps la communication entre les disciplines, ainsi que le désir d'échapper au cloisonnement entre le monde savant et le monde extrauniversitaire. C'est là que les travaux de Todorov sont en même temps un rafraîchissement et un encouragement. Son travail nous montre qu'il est possible et bien enrichissant de passer d'un domaine à l'autre et que s'intéresser aux auteurs d'autrefois est un des moyens les plus efficaces pour réfléchir sur ce qui se passe sous nos yeux. Nous ne voulons pas dire par là que les Japonais commenceront bientôt massivement à se mettre aux études todoroviennes. Mais l'allure de ses travaux, leur étendue, et l'honnêteté que Todorov montre à chaque étape de son travail ne peuvent pas ne pas constituer une grande leçon pour nous.

La leçon de Todorov est particulièrement précieuse également, si l'on considère la position historico-géographique singulière du Japon, pays tenu jusqu'à la fin du XIXe siècle à l'écart des bouleversements du monde: nous avons déjà évoqué ci-dessus les conséquences de cette situation pour la mise en place des sciences humaines sur l'archipel et la catastrophe méthodologique qu'elle a provoquée, avec la spécialisation outrancière qu'elle a provoquée. Mais cette situation à tous les égards insulaire (isolement géographique, clôture historique et politique jusqu'à l'ouverture de l'ère Meiji (1868-1912)) a aussi amené les Japonais à tracer une frontière très nette entre le dedans et le dehors ou, pour le dire en termes plus politiques, entre le national et l'étranger. Une fois cette frontière tracée, nous avons tendance à trop nous surestimer ou, au contraire, à nous sous-estimer. Par son ouverture d'esprit et son approche volontiers transversale, l'œuvre de Todorov peut nous aider à abandonner, ou du moins à remettre en question, cette distinction trop nette et trop facile

entre tant de domaines que nous croyons séparés sans en apercevoir la cohérence sous-jacente, ainsi que la dichotomie trop tranchée entre "nous et les autres." Il a là, sans aucun doute, un ferment de réflexion dérangeant mais salutaire pour tous les lecteurs japonais.

Ainsi, pour des raisons qui tiennent à la fois de ses caractéristiques et de ses thèmes constitutifs, des qualités propres à la méthode qu'elle emploie et aux problématiques qu'elle déploie, et enfin du contexte culturel et des circonstances historiques dans lesquelles elle vient s'insérer, l'œuvre de Todorov est pour les Japonais une source constante d'intérêt. Les enjeux dont elle est porteuse se donnent à lire ici avec une acuité particulière. Au Japon, peut-être davantage que d'autres pays, se fait sentir avec force toute la pertinence de cette pensée, et toute son importance.

*Université Chûo, Tokyo, Japon*